

Jacques Dubois

TOUT LE RESTE EST LITTÉRATURE

Entretiens avec Laurent Demoulin



LES IMPRESSIONS NOUVELLES

Ouvrage publié avec l'aide
de la Fédération Wallonie-Bruxelles



Photographie de couverture : © Pierre Houcmant
Mise en page : Mélanie Dufour
© Les Impressions Nouvelles – 2018
www.lesimpressionsnouvelles.com
info@lesimpressionsnouvelles.com

Jacques Dubois

**TOUT LE RESTE
EST
LITTÉRATURE**

Entretiens avec Laurent Demoulin

LES IMPRESSIONS NOUVELLES

Présentation

par Laurent Demoulin

Quand j'ai proposé à Jacques Dubois de recueillir son témoignage afin d'en faire un livre d'entretiens qui parcourrait l'ensemble de sa carrière, il m'a regardé d'un air sceptique. C'est par gentillesse – et peut-être par curiosité – qu'il a accepté de nous recevoir, mon enregistreur et moi. Sa modestie, en effet, lui interdisait de croire qu'il y avait là matière à un livre. Elle en a pris un coup, cette modestie, car matière il y avait bel et bien ! et livre il y a désormais : il est entre vos mains.

Pourtant, les doutes de Dubois étaient fondés : l'on est en droit de se demander en quoi il est intéressant aujourd'hui de se pencher sur la trajectoire singulière d'un individu. Quels enseignements peut tirer le lecteur du parcours d'un ancien professeur d'université ?

Une première réponse à cette question consiste à dire que toute vie mérite une attention sincère : aucun homme, aucune femme n'est sans histoire. Cet inconnu, que l'on croise sur le trottoir de la ville, a l'air paisible et quelconque, perdu dans ses vêtements ternes et son corps entre deux âges : il cache peut-être pourtant un secret de famille douloureux, une passion inavouable ou un rêve de grandeur. Cet homme aux cheveux blancs comme neige, souriant et papotant, sur un ton badin, avec son voisin dans le métro, a peut-être dû quitter son pays natal il y a cinquante ans d'ici, en mentant à sa mère, qui s'étonnait de le voir partir avec un gros manteau alors que par la fenêtre brillait un soleil d'été cuisant et qu'il devait revenir dans moins d'un mois. Tous

les êtres humains mériteraient de voir leur histoire consignée avec soin : n'est-ce pas le seul enseignement commun à deux œuvres dont il sera souvent question ici, l'œuvre romanesque de Simenon, l'écrivain qui s'est attardé sur le destin des hommes médiocres, et l'œuvre théorique de Bourdieu, le sociologue qui a donné la parole aux plus défavorisés de nos concitoyens dans *La Misère du monde* ? Peut-être, d'ailleurs, est-ce le regard porté sur tel parcours singulier qui lui confère une signification intelligible. L'être humain est être de langage et c'est par un usage particulier de ce même langage que son existence trouve (peut-être) un sens.

Mais, tout de même, m'objecterez-vous, certaines vies sont plus dignes d'intérêt que d'autres, soit qu'elles sont exceptionnelles et qu'elles procurent un sentiment de dépaysement ou d'exotisme, soit, au contraire, qu'elles sont communes au point de produire un effet de familiarité bienvenue : on se distrait ou on apprend d'un côté, on se reconnaît de l'autre. Or un professeur d'université n'est ni un aventurier ni un quidam. Il n'est ni ordinaire ni extraordinaire : sans doute est-ce par antiphrase ou par compensation qu'en Belgique, il porte précisément le titre de « professeur ordinaire » ou de « professeur extraordinaire » ! En dépit de ces appellations, il végète dans un entre-deux, favorisé à certains égards, mais, à d'autres, tristement enfermé dans une tour d'ivoire, ou derrière une pile de bouquins, de toute façon en dehors du monde.

Le présent livre d'entretiens, je l'espère, prouve le contraire : la trajectoire d'un professeur d'université peut s'avérer passionnante, riche, variée, plurielle, surprenante, en phase avec la société, en contact permanent avec les états successifs d'un présent qui a eu le temps de changer de cou-

leur depuis 1933, l'année de naissance de Jacques Dubois. S'il sera bien question ici de livres – des livres lus par Dubois et des livres qu'il a écrits, seuls ou en collaboration –, je puis affirmer, sans rien dévoiler des pages qui vont suivre, que de nombreux mondes sociaux seront évoqués au fil de ses souvenirs. La politique, l'art, le cinéma, l'édition, la famille, la cité (Liège en l'occurrence), le sport, le journalisme, les voyages (Paris, Madagascar, les États-Unis, la Suisse, le Québec), etc., occuperont en effet tour à tour une place de choix dans ces entretiens. Par ailleurs, la trajectoire d'un professeur d'université ne suit pas toujours le cheminement mou et régulier d'un long fleuve tranquille. Au contraire, elle connaît parfois de terribles soubresauts et ceux-ci peuvent être de plusieurs natures : intellectuels, académiques, amoureux, institutionnels, politiques, ou, tout simplement, dus au pur hasard !

En conséquence de tout ceci, l'intérêt du témoignage de Dubois est triple à mes yeux. Comme plusieurs passages commentent effectivement ses ouvrages, ce livre est, par certains aspects, un livre scientifique tout à fait passionnant. Mais, à d'autres égards, il s'agit d'un livre préscientifique : les différents récits qu'il contient (historiques, familiaux, académiques, etc.) pourraient être eux-mêmes objets de science et donner lieu à des discours sociologiques, anthropologiques ou, qui sait ?, tant qu'aucune loi ne s'y oppose formellement, psychanalytiques. Enfin, tout simplement, ces entretiens présentent un attrait purement humain : le lecteur y rencontrera un homme, unique comme tous les hommes, qui porte, sur son passé, sur son présent et sur ce qu'il lui reste d'avenir, un regard lucide, honnête, allègre, sans complaisance, ferme et engagé mais profondément bienveillant, teinté d'humour, de gaieté et de tendresse.

*

Notons encore que le premier entretien a eu lieu, chez Jacques Dubois, le 19 octobre 2015. Huit autres rencontres ont suivi¹. Les échanges ont tous été enregistrés et Isabelle Deleuse, que nous tenons à remercier chaleureusement, les a dactylographiés au fur et à mesure. Le texte qui en est résulté a été profondément remanié par Jacques Dubois et par moi-même. Il a été ensuite relu, à titre personnel, par Jean-Luc Outers et par Jean-Marie Klinkeberg, puis, pour Les Impressions Nouvelles, par Tanguy Habrand. Qu'ils trouvent tous ici l'expression de notre profonde gratitude.

1. Le 10 novembre, le 10 décembre 2015, le 18 février, le 29 février, le 15 avril, le 23 mai et le 13 juin 2016.

Héritages familiaux : le père, la mère et les oncles maternels

Laurent Demoulin : Jacques Dubois, êtes-vous un héritier ?

Jacques Dubois : On l'est toujours de quelque façon... Je ne le suis pas dans le sens où mes parents auraient été fortunés ou titulaires d'une fonction sociale importante. Néanmoins, mon père était professeur de français et je le suis devenu à mon tour, recueillant une part de sa vocation. Par ailleurs, si l'on parle d'héritage comme mode de vie, je suis né au croisement de deux cultures : la paternelle, qui est urbaine (banlieue liégeoise) et de petite classe moyenne libérale ; la maternelle, qui est rurale (Hesbaye), socialiste et enseignante (ma mère avait cinq frères instituteurs ou professeurs). Et, quand j'y pense, je n'ai pas trop mal mixé en moi ces deux dotations.

L. D. : Vous m'avez raconté un jour que votre grand-père maternel s'occupait de tout le village mais pas de sa femme ni de ses enfants...

J. D. : Ce grand-père, qui était mort à ma naissance, était lui-même instituteur. Ma grand-mère me racontait souvent qu'il n'était jamais à la maison le soir. C'est qu'il se rendait chez les petits fermiers pour rédiger leurs lettres, tenir leurs comptes. Il était extrêmement généreux de son temps et soucieux d'éduquer le peuple. Ma grand-mère, que j'aimais beaucoup, prétendait que j'étais à l'image du grand-père et que je déserterais à mon tour le foyer familial pour m'occuper des autres. Mais c'est mon père qui fut le réel héritier de son beau-père. Ainsi, pendant la période bouleversée de la Seconde Guerre mondiale, alors que les écoles fermaient à la suite des événements, il rassemblait des enfants du quar-

tier dont ses deux fils et tenait la classe pour une dizaine de gosses. Nous adorions cette école tout improvisée. Pour répondre à votre question initiale : de mon grand-père maternel et de mon père, j'ai hérité à la fois de la modeste mais précieuse pratique de la langue qu'ils avaient (ce sont des gens qui savaient parler, qui savaient écrire) et d'un certain sens social.

L. D. : Vous avez un frère ?

J. D. : Oui, j'ai un frère cadet, devenu médecin ORL. Il s'est retiré en Vendée. Nous nous entendions bien, nous étions très liés mais il est parti avec une femme que je n'aimais pas. Nous ne nous sommes plus guère vus. Il vient de mourir d'un cancer.

L. D. : Votre père était donc professeur ?

J. D. : Oui, professeur du secondaire inférieur à l'école moyenne du boulevard Saucy (Liège). Pendant trois ans, mon frère et moi avons fréquenté cette école d'Outremeuse. Pour m'y rendre, nous traversions la Passerelle chère à Simonon... Je n'ai cependant jamais rencontré la mère de l'écrivain qui vivait toujours en Outremeuse... J'aimais bien ce quartier populaire et vieillot, mais je ne m'y attardais pas. Notre père, mon frère et moi traversions en fin de journée une partie de la ville pour rentrer chez nous à Ans.

L. D. : Ce n'était pas difficile d'avoir son père comme professeur ?

J. D. : Cela ne m'a jamais valu d'ennuis. Car c'était un homme aimé... Il ne me donnait que le cours d'histoire. Dans les cahiers, les devoirs devaient être signés par le professeur et par les parents et je disais à mon père : « Signe des deux cotés du premier coup ! » Il avait d'abord étudié à

l'école normale de Liège pour être instituteur. Puis il a fait le régendat français/histoire à l'école normale de Nivelles, où il a rencontré les cinq frères de ma mère. Et, partant des cinq frères, il a connu la sœur... Signe des temps – nous sommes alors dans les années 1920 –, mes grands-parents maternels ont loué un appartement pour le temps des études en ville et ont dit à leur fille Louise (ma mère) : « Tu vas tenir le ménage pour tes frères. » Ma mère n'a jamais pardonné à ses parents cette décision. Elle était une bonne élève, elle aussi, et on l'a sacrifiée à l'avenir de ses frères.

L. D. : Quand vos parents sont-ils nés ?

J. D. : Tous deux en 1900. Ils ont connu deux guerres sur le sol belge.

L. D. : De quel milieu était issue votre mère ?

J. D. : Comme j'ai dit, une famille d'enseignants mais toute proche du milieu agricole. Une famille socialiste aussi, ce qui peut étonner. C'est que, autant, en Ardenne, la campagne est catholique de toute tradition, autant, en Hesbaye, s'était créé un courant socialiste bien implanté avec quelques leaders marquants. Un village comme Bergilers, où vivait la famille maternelle, les Pinte, était composé de petits agriculteurs et d'ouvriers paveurs partant le matin « faire les trottoirs » à Liège. Donc ils étaient rouges en majorité. Les femmes cependant fréquentaient l'église. Par la suite, ma mère est devenue une grande lectrice de romans, ce qui a nourri sa sensibilité.

L. D. : Et votre père ?

J. D. : Mon père est un Liégeois de Liège.

L. D. : Vos oncles étaient donc socialistes ? Et quelles étaient les convictions politiques de votre père ?

J. D. : Mon père était devenu socialiste également. Mais, durant la Seconde Guerre mondiale, il est entré dans la Résistance et se transforma en militant communiste, ce qui m'a influencé tant et si bien qu'une fois arrivé à l'université, j'ai milité au sein des étudiants que l'on disait « progressistes » – par un charmant euphémisme.

L. D. : Avez-vous des souvenirs de votre père résistant ? Vous ne le saviez peut-être pas ?

J. D. : Mon frère et moi étions au courant. On voyait bien ce qui se trafiquait et puis il y avait une confiance partagée. Mon père était résistant en ce qu'il contraignait certains fonctionnaires communaux à transformer des cartes d'identité (celles que portaient les clandestins devaient avoir l'air usagé) ; il diffusait des journaux antinazis, cachait d'autres résistants à la maison, des types dont ma mère avait très peur... C'était un agent de liaison en somme. En tout cas, il n'a pas basculé dans la clandestinité.

L. D. : Il n'a pas fait de résistance armée ?

J. D. : Non. Parmi les gens qu'il cachait, je me souviens de deux profs, mais pas de la même école, l'un correspondait typiquement à l'intellectuel communiste, par le verbe, par l'écrit, un Robespierre ou un Saint-Just, adorateur de l'URSS. Il faisait partie du Front de l'Indépendance. L'autre, membre de l'Armée secrète, était plutôt type qui aimait la bagarre : il était de la résistance armée et racontait à table qu'il avait récemment buté deux Allemands dans les bois d'Ardenne. Ma mère était terrifiée.

L. D. : Et ces hommes mangeaient avec vous ? Ces résistants racontaient leurs faits d'arme devant des enfants ?

J. D. : Oui, la période de guerre produisait des effets étonnants. Mon frère et moi, fils de communiste, jouions toute la journée avec les cinq enfants du voisin immédiat, qui était rexiste. Je vais vous raconter une belle histoire qui a eu lieu quand j'avais 8 ans. Comme je suis né en 1933, elle a dû se passer au début de la guerre, mettons en 1941. J'étais épris de mon institutrice, qui était très jolie : mon premier amour en somme. Elle s'appelait Marie. Elle était entrée dans le maquis mais je n'en savais rien et, un jour, deux ans plus tard, mon père est chargé d'accueillir nuitamment des aviateurs anglais, tombés en parachute. On nous les amènera durant la nuit. Ma mère se met à faire du pain blanc, des tartes pour bien les recevoir, alors qu'on vivait difficilement. Mon père m'autorise à rester debout tard dans la nuit pour la circonstance. Il est minuit, on sonne à la porte. Je vais ouvrir avec lui et je manque de tomber raide mort : on nous amène deux hommes en effet et la personne qui les conduit, c'est mon institutrice, c'est Marie : non seulement elle est belle mais elle est héroïque ! Cela marque une existence. Je ne l'ai plus jamais revue. Et le comble, c'est que les deux prétendus aviateurs anglais étaient des fermiers flamands du Limbourg qui fuyaient le travail obligatoire !

L. D. : Vous vous souvenez de la Libération ?

J. D. : Ce furent des moments de folie à Liège. Nous habitons sur les hauteurs. Quand les Américains sont arrivés, la famille est plus d'une fois descendue en ville pour voir passer nos libérateurs, pour les fêter, les applaudir. Depuis les tanks, les GI jetaient dans la foule des chewing-gums et des préservatifs. Les soldats noirs nous émouvaient de façon extraordinaire. Ces soldats occupèrent ensuite un grand garage dans notre rue. Ils allaient et venaient en jeep dans

un ballet étourdissant et emmenaient ainsi, en promenade et à notre grand dam, des filles à peine plus âgées que nous.

L. D. : On parle souvent de la guerre, de la Libération puis des années 1950, mais rarement de la seconde moitié des années 1940. Qu'est-ce qui se passe après la Libération ?

J. D. : On parle peu de cette époque débridée, en effet. La Résistance est à l'honneur mais aussi les défenseurs glorieux de Stalingrad. Des drapeaux soviétiques flottent à toutes les façades, des films russes passent au cinéma. Les communistes sont entrés dans le gouvernement, avec deux trois ministres, en Belgique comme en France. Dans ma famille, mon père est LE communiste au milieu de mes oncles socialistes. C'est l'heure d'une sorte d'union sacrée mais qui va rapidement se dégrader. Vers 1948, les dissensions s'installent dans la famille comme elles s'installent dans l'ensemble de la société. Mes oncles commencent à dire à mon père : « Eh quoi, tu couvres ces camps de concentration que Staline a ouverts en Sibérie ? »

L. D. : 1948, c'est l'époque de la publication de *J'ai choisi la liberté...*

J. D. : Oui, de Kravtchenko. Le livre paraît en 1947 et son auteur est traité de « vipère lubrique » (sic) par les gens du PC. C'est le moment où, après deux années d'euphorie unanime, commence la Guerre froide qui scinde la gauche en deux camps : les socialistes et les communistes... Les socialistes disqualifiaient le régime communiste : l'absence de liberté, les camps, les procès dans l'entre-deux-guerres...

L. D. : Comment votre père défendait-il ses positions ?

J. D. : C'est une bonne question... Il se battait comme il pouvait, comme les communistes d'alors, dont certains étaient

glorieux. En France, de grands écrivains, de grands peintres avaient choisi ce camp-là : Aragon, Picasso, Éluard... C'était moins net en Belgique, mais il y avait quand même une page belge dans l'hebdomadaire communiste *Les Lettres françaises* de Paris et, par exemple, Robert Vivier, qui allait devenir un de mes profs en Romane liégeoise, y écrivait parfois. L'argumentaire pro-soviétique était à peu près : 1° cette histoire des camps est largement une invention de la propagande anticommuniste ; 2° la vie des citoyens s'est considérablement améliorée sous le régime soviétique et à l'échelle d'un immense pays : les gens ont du travail, mangent à leur faim, fréquentent de bonnes écoles, font du sport, etc. Mieux : l'URSS est en avance dans plusieurs sciences. Cela exigeait des militants et sympathisants occidentaux tout un effort de confiance et de croyance. Mais cela indiquait aussi qu'il y avait une sortie possible du capitalisme et de ses formes d'exploitation.

L. D. : Vous vous souvenez de conversations à table, en famille, à ce sujet ?

J. D. : Non, pas à table. Un des cinq oncles maternels dont j'ai parlé était paralysé et ne quittait plus le lit. Il souffrait de rhumatismes articulaires. Il habitait la même commune que nous et la famille se réunissait à son chevet. C'est là qu'éclataient les bagarres, autour de son lit, comme lors d'une veillée. Les discussions gardaient quand même une forme de modération, je ne pense pas que mes oncles criaient. Mon père était un homme pacifique et doux mais il les avait tous sur le dos. Je souffrais de le voir ainsi bousculé mais ne savais quoi dire pour le défendre.

L. D. : Les enfants avaient voix au chapitre ?

J. D. : Non, mais c'est à ce moment-là, vers 13, 14 ans, que je deviens communiste, parce que je me sens aux côtés de mon père et que je partage son sens de la solidarité.

L. D. : Les rapports familiaux étaient-ils très différents d'aujourd'hui et de ce que vous avez connu avec vos propres enfants ? Est-ce qu'un père pouvait se montrer affectueux ?

J. D. : J'ai le souvenir de la bonté et de la gentillesse de mon père. En même temps, il pouvait nous réprimander durement. Au total, il était un homme généreux, rendant service à tout le monde. Il avait une véritable popularité dans le quartier en dépit de ses opinions. Il aurait pu se présenter aux élections mais ma mère n'aurait pas supporté la situation. Elle a toléré beaucoup de choses, mais il y avait une limite implicite : « Tu ne te mets pas en vue... » À un certain moment, il fallait nommer un nouveau directeur à la tête de son école moyenne, et je sais que ce poste l'a tenté, mais les oncles lui ont dit : « Écoute, ne te présente pas, en tant que communiste, tu n'auras jamais ce poste. »

L. D. : Donc c'était vraiment courageux d'être un militant communiste. Votre mère ne l'encourageait pas, mais partageait-elle ses convictions ?

J. D. : Ma mère, qui venait de la campagne, était à la fois socialiste et catholique. Elle était croyante, comme ma grand-mère. Les femmes étaient catholiques même dans ce milieu rouge. Quant à mon père, il était profondément athée. Pour notre éducation, ma mère lui a proposé un compromis : les enfants feront leur communion solennelle et, ensuite, ils choisiront leur voie. Mon père s'est incliné de bonne grâce.

L. D. : Si vous me permettez une question irrévérencieuse, comment se fait-il que vous soyez si ignorant en matière de

religion alors que vous avez quand même fait votre communion solennelle ?

J. D. : Au catéchisme, on n'apprenait vraiment pas grand-chose et en tout cas pas l'Histoire sainte. Un petit vicaire hargneux disait quelquefois : « Mes enfants, l'un de vous a un papa qui a de mauvaises pensées, qui aime le système communiste. Nous allons prier pour lui. » Alors, je devenais tout rouge (c'est le cas de le dire) et je priais avec les autres pour racheter l'âme de mon père. Et, à l'école, nous étions trois dans une classe de 25 élèves à sortir quand commençait le cours de religion vers 11 heures : le fils d'une famille ouvrière, un protestant et moi. C'est qu'il n'existait pas de cours de morale – chose étonnante dans une école gérée par une municipalité socialiste.

L. D. : Votre mère a-t-elle réussi, à un moment ou l'autre, à vous transmettre sa foi ?

J. D. : Pas vraiment. Ou alors durant la petite enfance. Je me souviens d'une procession où j'ai incarné saint François-Xavier, le patron des missions. Et tout le monde disait sur mon passage : « Qu'il a l'air pieux ! » Je défilais avec une petite fille dont j'étais amoureux et qui était déguisée pour sa part en sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. J'ai donc un passé à la fois catholique et colonial. J'espère que tout ceci restera entre nous ! [*Rires.*] Plus sérieusement, je dirais que mon frère et moi vivions ce régime binaire comme s'il allait de soi. D'ailleurs, la communion solennelle se maintenait en milieu laïc comme rituel de passage à l'adolescence : on recevait pour la circonstance des cadeaux, une montre, un portefeuille. Aussitôt après, nous avons cessé d'aller à l'église. Et ma mère n'est jamais revenue sur le sujet. On riait, mon frère et moi, parce que notre mécréant de père, le dimanche,

s'impâtaient en raison du retard pris par notre mère dans ses préparatifs de toilette d'avant messe. Et l'on entendait Albert crier dans les escaliers : « Lou (pour Louise), tu vas encore être en retard à la messe ! » C'était au fond un homme de devoir en même temps que de générosité. Quant à ma mère, je ne sais si elle était très croyante. Mais de la teinture religieuse qui me venait d'elle, il m'est resté quelque chose. Qui veut par exemple que Péguy soit un écrivain auquel je suis attaché. Ou encore que je n'ai jamais été tenté par la franc-maçonnerie et son idéal de libération de l'homme. J'ai pas mal d'amis francs-maçons mais sans l'être moi-même. C'est que mon rêve de société égalitaire ne pouvait coller avec l'institution bourgeoise qu'est malgré tout la franc-maçonnerie.

L. D. : Et vos parents parlaient de leurs convictions respectives à table ?

J. D. : Non, il n'y avait pas vraiment de grand débat en famille. Ou bien ma mémoire a fortement occulté cet aspect des choses. Notre mère reprochait tout de même à son mari de compromettre notre avenir avec sa politique. Alors que notre père allait encore à ses réunions de cellule et présidait dans le patelin les Amitiés belgo-soviétiques, les communistes accédaient doucement au statut de bannis. Donc, il y avait bien là un motif de conflit. C'est curieux : mes parents étaient abonnés à deux quotidiens différents. Mon père recevait *Le Drapeau rouge* et, ma mère, *Le Monde du travail* socialiste. Mais j'ai toujours senti qu'être de gauche était pour eux, pour nous, l'essentiel. C'était une option progressiste dans laquelle se fondait tout le reste et qui tenait lieu de morale unificatrice. Leur couple aimant avait donné forme à ce mixte d'éléments divers.

L. D. : Quels étaient les sujets de conversation en famille ?

J. D. : Mon frère et moi parlions de ce que nous avons fait à l'école. Les conversations étaient banales. Cela a évolué quand j'ai commencé à ramener des amis d'école à la maison, vers 15 ou 16 ans. Ou encore des amis scouts. Nous nous sommes mis alors davantage à avoir des échanges sur les idées, sur la littérature, sur le cinéma. Les parents aimaient à se mêler à ça.

L. D. : Vos parents sont décédés à quel âge ?

J. D. : L'un et l'autre après 80 ans. Ma mère la première, d'une crise cardiaque. Alors qu'il était veuf, mon père a dit un jour à Michou, ma femme : « J'en ai marre de vivre, trouve-moi une solution... » Il n'était ni malheureux, ni malade, mais estimait que c'était bon comme ça... Mais le droit à l'euthanasie n'existait pas alors. Il a légué son corps à l'université et j'en fais autant par une sorte d'hommage.

L. D. : Il était tout seul, il n'avait plus sa femme... Votre père est-il resté communiste jusqu'au bout ?

J. D. : Non, ni lui, ni moi. D'une part, le communisme s'est étiolé en Belgique et, d'autre part, alors que je venais de sortir de l'université, en 1956, ont eu lieu les événements de Hongrie. Pour mon père et pour moi, c'en était trop. Mon père s'est retiré sous sa tente. Pour ma part, alors que j'avais milité pendant le temps de mes études universitaires (1950-1954), ce fut un désamour subit. Ce qui m'en reste et est encore vivant en moi, c'est l'idée forte d'une utopie qui, par exemple, me rattache imaginativement aux quelques mois de la Commune de Paris. En revanche, mon père est demeuré un fervent Wallon, membre de « Wallonie Libre ». C'est aussi une chose qu'il m'a léguée. Nous avons des appartenances fortes et, en même temps, toutes naturelles :

Liège, les Wallons, mais aussi la troupe scout ou le club de football.

L. D. : Vous parlez beaucoup de votre père, de votre mère, de vos oncles maternels, mais, étrangement, vous n'avez guère évoqué le reste de la famille paternelle. Comme si votre mère comptait surtout par ses frères et que votre père n'existait que pour lui-même.

J. D. : En effet. Ma mère a exclu fortement la famille de son mari. Toute la construction familiale passait, au fond, par ma grand-mère maternelle. Du côté de mon père, ma grand-mère, un oncle et une vieille cousine habitaient tous les trois rue de Tilleur à Saint-Nicolas, mais ma mère les tenait pour insignifiants et vieux jeu... Ma mère était une femme assez fière. Elle n'avait pas de métier, elle n'avait pas fait d'études, mais elle avait hérité d'un orgueil supérieur à celui de mon père.

L. D. : Votre père a accepté d'intégrer la famille de sa femme et de couper les ponts avec la sienne ?

J. D. : La famille maternelle était un clan avec des traditions. La famille paternelle beaucoup moins.

L. D. : Et de vos grands-parents paternels, vous n'avez pas de souvenirs ?

J. D. : Mes deux grands-pères étaient morts quand je suis né. J'allais trois ou quatre fois par an, avec mon père et mon frère, rendre visite à ma grand-mère paternelle, Hortense. C'était une femme dont j'aimais l'humour très citadin, très liégeois. Ma mère m'a privé d'elle. La mère, c'est quand même le ciment. J'ai eu un père bienveillant et facile et une mère qui nourrissait des ambitions pour ses fils : elle veillait à ce que ceux-ci réussissent leur vie.

L. D. : Elle avait reporté sa propre ambition sur ses fils ?

J. D. : Sûrement ! Elle me disait souvent : « Comme je suis contente que vous soyez des garçons ! J'aurais préféré pourtant avoir une fille mais, comme vous êtes des garçons, vous aurez bien plus de possibilités que les filles. » C'était sa revanche et elle voulait qu'on monte haut.

L. D. : L'ambition maternelle a-t-elle pesé sur votre enfance ?

J. D. : L'ambition de notre mère s'est peu exercée sur nos orientations scolaires. Somme toute, nous étions de bons élèves et ça suffisait. En revanche, elle a eu l'œil sur le choix de nos petites amies. Ainsi, s'agissant de possibles fiancées, elle exerçait un contrôle assez strict sur les filles que je lui présentais : celles-ci lui convenaient rarement, elle repérait avec horreur toute trace de vulgarité. Heureusement, elle a tout de suite adopté celle qui fut et est restée ma femme. Michou fut d'emblée pour elle la fille qu'elle n'avait pas eue, une fille très bien, la fille de ses rêves. Je me souviens qu'une fois marié, quand on rendait visite à mes parents, ma mère n'en avait que pour Michou. Et elle lui demandait conseil sur la gestion de son ménage : elle attendait de sa bru une modernisation de son existence et c'est bien ce qui s'est produit. Et c'était réciproque : elles se sont adoptées l'une l'autre. Je pense ici à un double échange de rôles qui a traversé ma vie. Ma mère s'est éprise de sa belle-fille de même qu'une génération plus tôt ma grand-mère maternelle avait accordé beaucoup de sa confiance à un beau-fils plein de vitalité – aux dépens de ses cinq fils plus lents et plus lourdauds. Quand il fallait cueillir les fruits dans les arbres du grand verger, c'est sur Albert, son gendre, qu'elle comptait...

L. D. : Votre mère ne reprochait-elle pas à son mari son manque d'ambition ?

J. D. : Non, mais j'ai un souvenir : mon père s'était attaché à une jeune collègue, qu'il avait prise sous son aile. Sans doute n'est-ce pas allé bien loin, mais ma mère a fait une crise de jalousie déchirante. Il y avait de la violence, des cris, et mon frère et moi, qui n'avions plus l'âge de pleurer, faisons semblant de rien. Nous avions un peu l'impression d'être de trop. Cette crise fut peut-être le substitut d'une autre déception.

Premières lectures

L. D. : Je passe à un autre sujet : quel a été votre premier choc de lecture ?

J. D. : Je commence par un curieux détour : notre voisin, M. Ledent, était rexiste, mais un rexiste paisible occupé par son métier de comptable et sa famille nombreuse. Comme je l'ai expliqué plus haut, mon frère et moi jouions avec ses enfants, passant d'un jardin à l'autre. Et ce M. Ledent me dit un jour : « Jacques, tu peux emprunter tous les livres que tu veux dans ma bibliothèque. » Il possédait plus de livres que mon père, notamment les œuvres complètes d'Erckmann-Chatrion, deux écrivains associés mettant en scène de préférence la région alsacienne. Je me suis mis à lire l'un après l'autre leurs romans régionaux et républicains : ils me passionnaient, je ne sais trop pourquoi.

L. D. : Vous aviez quel âge ?

J. D. : Dix, douze ans. Il s'agissait d'une célébration de la vie au village, de la camaraderie, du vin d'Alsace... Le sommet de l'œuvre est un roman intitulé *L'Ami Fritz*, où, en réalité, il ne se passe rien : les copains de Fritz, le soir, se retrouvent à l'auberge, picolent du vin blanc et disent à Fritz : « Fritz, il faudrait quand même que tu songes à te marier ! » Et Fritz répond : « Mais est-ce que je ne suis pas bien comme ça ? J'ai mes amis, j'ai du bon vin, je mange des strudels... Et vous voulez que je me marie ? » Et ça dure pendant 150 pages ! Je ne sais plus comment ça se termine. J'étais charmé par cette description de la vie villageoise comme bonne vie.

L. D. : Peut-être ce plaisir venait-il de la pénurie due à la guerre ?

J. D. : C'est possible : je buvais du vin par procuration !

L. D. : Et vous mangiez des saucisses alors que vous aviez faim...

J. D. : C'est en tout cas ma première grande passion littéraire. Mais il y en a eu d'autres plus tard comme tout le cycle des *Mousquetaires* de Dumas. Mais aussi Verne, London, Cooper et cet étonnant Français écrivant des westerns, Gustave Aymard.

L. D. : Et après les romans d'aventure, comment ont évolué vos lectures ?

J. D. : Dans la bibliothèque de mon père, j'ai trouvé les romanciers en vogue des années 1920-1930. Les M par exemple : André Maurois, Roger Martin du Gard, Henri de Montherlant, François Mauriac, André Malraux... Toute une littérature que je qualifierais d'humaniste. J'aimais Anatole France, dont j'ai dû tout lire ou presque. J'appréciais chez lui la sagesse tranquille de M. Bergeret. Mais j'ai surtout aimé *Les Dieux ont soif*, et je fus très fier en classe de rhétorique de me voir confier par Jacques Gob, le professeur de français, une élocution sur ce roman. J'étais chargé de parler de la grande Révolution !

L. D. : Pourquoi ne lit-on plus ces romans-là aujourd'hui à votre avis ?

J. D. : Je ne sais trop. Quel naufrage en tout cas ! Le surréalisme, même si ses productions n'étaient lues que de quelques-uns, a déclassé largement cette littérature pourtant si riche. Ses représentants ont fait que devienne peu supportable aux bons lecteurs un humanisme de la morale et des sentiments classiques. La lignée existentialiste y a également contribué. Pour ma part, lorsque j'ai lu *Voyage au*